10^c.

Journal du Lot

10^c.

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
LOT et Départements limitrophes	4 fr. 25	8 fr.	15 fr.
Autres départements	4 fr. 50	8 fr. 50	16 fr.

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUÉSANT, Directeur | L. BONNET, Rédacteur en chef

Les Annonces sont reçues au bureau du Journal.

Publicité

ANNONCES (la ligne ou son espace)	50 cent.
RÉCLAMES (— — —) 3 ^e page	1 fr.

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

LES ÉVÉNEMENTS

Les tristes campagnes des défaits français. Aujourd'hui encore les Longuet ne désarment pas !... Ils rêvent d'introduire le Bolchevisme en France. Quelques faits significatifs. Le pays ne finira-t-il pas par se révolter contre les infâmes manœuvres ? — Un grand vaincu qui rend un juste hommage à nos poilus. — La résurrection commerciale et industrielle du pays.

M. Longuet prend encore, dans l'Humanité, la défense du Bolchevisme. Il le fait avec une telle audace que la presse s'élève avec colère contre une attitude qui passe les bornes permises.

Le député défaitiste ne voit, dans le bolchevisme, « qu'une forme particulière de la théorie socialiste », et il s'indigne de ce qu'il appelle le « scandale de l'intervention alliée en Russie ».

Forme du socialisme, l'œuvre scélérate des bandits qui précipitent leur pays dans la boue et dans le sang ? Il faudrait, cependant, accorder quelque crédit aux témoins qui ont vu et qui ne sauraient être suspects aux socialistes français : à Roussanov, à Axelrod, à Soukholine... Tous ces Russes qui appartiennent au parti révolutionnaire ont travaillé de leur mieux, en 1917, avec les socialistes alliés, à l'organisation des conférences de Stockholm ou de Zimmerwald. Ce sont bien là des titres qui comptent dans la vie d'un militant !

Or, quelle est, sur le bolchevisme, l'opinion de ces représentants du prolétariat Russe ?

Roussanov le définit ainsi : « C'est l'oppression de tout ce qui est socialiste par une poignée de fanatiques associés à une troupe de variétés. » Axelrod reconnaît que la vérité est telle que la disent les journaux bourgeois.

Quant à Soukholine, il affirme que Lénine et Trotsky avaient un si grand désir de secourir les manœuvres de Berlin qu'ils ont eu pour premier souci d'anéantir la XII^e armée, celle qui protégeait Petrograd : « de 600.000 hommes en novembre, au moment de l'avènement du régime de Lénine, elle tombe à 100.000 en décembre, à 2.000 en janvier ! »

Il est d'autres témoignages qui devraient inciter Longuet à quelque pudeur. Il y avait dans l'Assemblée Constituante régulièrement élue, — Assemblée que Lénine a fait dissoudre par les matelots à sa dévotion — 229 députés socialistes qui s'exprimaient ainsi, en s'adressant à leurs coreligionnaires politiques des nations alliées :

« En vérité, il n'y a jamais eu de régime plus inique et plus arbitraire que celui des bolchevistes. La liberté de parole est supprimée avec brutalité et cynisme... Tous les socialistes éminents, y compris ceux de l'extrême gauche, y compris les zimmerwaldiens, sont déclarés hors la loi et doivent se cacher, ou bien ils se trouvent dans les cachots du bolchevisme, qui sont infiniment pires que ceux du tsarisme... Les élections aux Soviets ont lieu dans des conditions effrayantes d'intimidation et de terreur. »

Les Boches eux-mêmes qui ont bénéficié des crimes de Lénine ont exprimé leur horreur du régime bolcheviste. Le Vorwärts du 4 décembre publie une communication d'un Allemand retour de Russie. L'appréciation est à retenir. Lorsqu'un barbare teuton s'indigne des atrocités d'un régime, c'est que ces atrocités doivent être effroyables, car le boche nous a prouvé, — dans les pays envahis — qu'il est expert en la matière et qu'il ne brille pas par la sensibilité ! Le Vorwärts s'exprime donc ainsi :

« L'écroulement de la vie économique russe est effrayant. Il n'est pas question de réunir ni de répartir méthodiquement les vivres. La nationalisation de toute la vie économique a produit l'arrêt complet de toute activité productive. Partout, règnent le chômage, la misère et la faim. Seuls, les fonctionnaires du gouvernement bolcheviste et de ses services, ainsi que les membres de

l'armée rouge mènent une existence supportable, grâce à leurs concussions, à leurs vols et à leurs pillages. On ne prend aucunement soin des classes populaires les plus pauvres ; ceux qui y appartiennent sont étendus par milliers dans les rues, affamés et mendiants. L'aide au prolétariat, ce programme pour lequel le gouvernement des Soviets affecte de combattre, n'existe que sur le papier. »

Ce fillet provoque les excellentes réflexions suivantes du Temps :

« M. Jean Longuet écrit : « On continue contre les révolutionnaires russes la campagne venimeuse des « atrocités », si savamment poursuivie par ailleurs pour creuser un fossé infranchissable entre les prolétaires des deux côtés du Rhin. » On aimerait à savoir comment les électeurs socialistes du nord, dont les maisons ont été pillées et dont les filles ont été enlevées par les Allemands, apprécieront l'article ou un député français traite de « campagne venimeuse » le récit de leurs souffrances. Mais quoi qu'il en soit, il faut retenir cette comparaison entre les résultats de la domination allemande et ceux de la domination bolcheviste. Ce rapprochement a toute la valeur d'un avertissement. Il montre quel serait le vrai scandale : ce serait que les Alliés ne fissent rien pour sauver la Russie. »

Revenons à Longuet-défaitiste. Déjà, pendant la guerre, ce député — qui était membre de la Commission des Affaires étrangères... — communiquait à nos ennemis des renseignements secrets. C'est ainsi qu'il fit connaître en Angleterre, dans un milieu international, le chiffre de nos pertes (gardé secret jusque là) ce qui permit aux Boches de faire état du renseignement à la Tribune du Reichstag. On lit, en effet, dans la revue suisse du défaitiste Guilbeaux, à la date du 15 mars 1916 :

« Philippe Snowders, député travailliste, parlant des pertes françaises, a cité des chiffres terrifiants qui paraissent exacts : 800.000 morts, 1.400.000 blessés et 500.000 prisonniers, chiffres communiqués par le député français Jean Longuet, lors d'un congrès tenu récemment à Bristol. »

Il fit mieux encore : La Démocratie Nouvelle a publié ces jours-ci un document daté du 16 juillet 1915, établissant que trois socialistes, dont Longuet, étaient allés à Genève pour s'y rencontrer avec trois soviets allemands. Le but : s'entendre pour créer un mouvement pacifiste dans les deux pays afin d'arrêter la guerre. Ainsi, tandis que nos poilus héroïques s'efforçaient de barrer la route aux Barbares, le député-défaitiste et ses amis cherchaient à les poignarder dans le dos !

Est-ce que les patriotes de France ne finiront pas par se révolter contre les manœuvres infâmes de tous ces Longuet qui rêvent la ruine du pays ?...

Le général allemand von Klück, le grand vaincu de la Marne, sort du silence qu'il avait observé depuis l'écroulement de ses rêves. La presse boche lui prête les propos suivants : « En stratégie, on peut tout prévoir. On doit admettre qu'une armée ennemie se fera hâcher sur place, plutôt que de se rendre. Mais deviner que des soldats qui avaient subi une défaite à Charleroi, qui depuis huit jours battaient en retraite, qui chancelaient de sommeil, de faim, de fatigue, soudain, sur un ordre bref de leur chef attaquaient, houleusement leurs vainqueurs aux accents de la Marseillaise, cela c'était tout à fait impossible ! Pareil miracle ne s'était jamais réalisé jusqu'à présent. »

C'est un bel éloge de nos vaillants soldats. A l'admiration du monde entier pour nos immortels poilus il ne manquait que l'hommage du vaincu. C'est fait.

Nous disions, mardi, que les Bureaux militaires paraissaient mettre une lenteur regrettable à libérer des unités désormais inutiles et qui rendraient, à l'arrière, d'immenses services au point de vue général. La papeterie de Clemenceau n'a pu vaincre en dépit de sa virile énergie et aussi, peut-être, le désir de certains cadres de prolonger le bénéfice de leurs sinécures — que supprime-

rait la démobilisation immédiate des inutiles — ont pour résultat de causer un tort immense à la résurrection industrielle et commerciale de la France. Malheureusement on ne parviendra pas à convaincre certains gradés temporaires — satisfaits de leur sort actuel — que le pays ne vit pas de la guerre et que si les usines ne s'efforcent pas de rattraper le temps perdu, nous risquons fort d'être en mauvaise posture, demain, au point de vue du commerce international.

Nous trouvons, à ce sujet, dans la Démocratie Nouvelle du 17 décembre un article bien significatif.

Tout le monde a pu constater que les services postal et télégraphique fonctionnent avec une lenteur désolante. La chose ne saurait surprendre puisque 32.000 agents des P. T. T., capables et expérimentés, ont été mobilisés. Ils ont été remplacés, il est vrai, par des auxiliaires. Mais on n'acquiert pas en quelques mois les connaissances voulues pour faire un bon postier ou un excellent opérateur télégraphiste du Baudot ou du Hughes.

La guerre étant terminée, la majorité des 32.000 mobilisés, désormais inutiles à l'armée, ont été pensevous, rapidement rendus à leurs services. Quelle erreur ! Il faut au préalable que les Bureaux constituent 32.000 dossiers rebonifiés et ventrus.

Il résulte de cet état de choses, dit notre confrère, une situation des plus préjudiciables, non seulement pour les particuliers, mais surtout pour les commerçants et les industriels. La reprise de la vie économique en souffre grandement.

Les journaux affirment qu'en Amérique on démobilise 15.000 hommes par jour, depuis la signature de l'armistice. Les Yankees ont pensé que les mobilisés, désormais inutiles à la guerre, devaient être rendus sans délai au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. Ils se bornent à conserver sous les armes le strict nécessaire.

Que ne charge-t-on quelques Américains expédiés de faire la leçon à nos Bureaux incorrigibles !

A. C.

Chiffres à rappeler

Le premier vaisseau américain portant un personnel militaire a levé l'ancre le 8 mai 1917, ayant à bord le corps sanitaire de l'hôpital de base n° 4 et les membres du corps des infirmiers de réserve.

Le général Pershing et son état-major se sont embarqués le 20 mai 1917. Les chiffres des embarquements, du mois de mai 1917 jusqu'au mois de juin 1918 compris, sont les suivants :

Année 1917 : mai 1.748 hommes ; juin 12.261 ; juillet 12.998 ; août 18.323 ; septembre 32.523 ; octobre 38.259 ; novembre 23.016 ; décembre 48.840.

Année 1918 : janvier 46.776 ; février 48.027 ; mars 83.811 ; avril 117.212 ; mai 244.345 ; juin 276.372, plus 14.544 fusiliers marins.

Au total, à la fin de juin 1.019.155 hommes avaient traversé l'Océan et étaient débarqués malgré les menaces arrogantes de Von Tirpitz et de Von Cappel. Grâce à la protection efficace donnée par la flotte aux transports, le nombre de soldats perdus en mer est seulement de 291. Moins de trois cents hommes sur plus d'un million.

Depuis cette date, les soldats américains ont passé l'Atlantique à raison de 300.000 par mois en moyenne : 313.000 pendant le mois d'août, 321.000 en septembre.

En dehors des transports affectés à la troupe, d'autres paquebots convoyaient les équipages et les approvisionnements. Voici de quoi apprécier la puissance destructrice des sous-marins ennemis ; ils ont dû laisser passer de mai 1917 à octobre 1918, deux millions de soldats équipés et approvisionnés.

INFORMATIONS

Le Roi d'Italie

Au moment où le roi d'Italie est en France, voici sur lui quelques notes d'actualité.

Victor-Emmanuel III est de belle prestance, il a le front large, la figure longue, maigre et nerveuse, encadrée de cheveux roux et habituellement éclairée par un bon regard, à la fois

doux et ferme. Mais un léger tic — contraction subite des muscles qui lui fait cligner les yeux — altère de temps en temps ses traits et donne à sa physionomie quelque chose de sombre, d'inquiet et de tourmenté.

Il jouit aujourd'hui d'une santé excellente et mène une vie exemplaire de sagesse, de labeur et de régularité.

Levé à six heures tous les jours, il absorbe rapidement une tasse de café noir, puis il descend faire dans les jardins du Quirinal une promenade hygiénique.

De huit à neuf heures, il dépouille sa correspondance, épluche les comptes du domaine royal, car c'est lui-même qui administre ses biens, et règle personnellement quantité de détails d'ordre intérieur.

Le reste de la matinée est consacré à la politique et aux affaires du royaume.

Souvent aussi il s'échappe du palais en automobile pour aller surprendre quelque régiment occupé à manœuvrer dans les environs de la capitale. Son après-midi est également absorbé par ses devoirs de roi. Mais, au déjeuner de midi, au dîner du soir et jusqu'au coucher, il redevient l'époux heureux et le père de famille modèle qu'il se plaît par-dessus tout à se montrer.

M. Poincaré ira à Liège

Le correspondant spécial du Times à Bruxelles télégraphie que MM. Poincaré et Clemenceau, et peut-être aussi le maréchal Foch, sont attendus, sous peu, à Liège, où ils doivent remettre la Légion d'honneur à la ville, en reconnaissance de l'héroïque défense du général Leman, en 1914.

La signature en juin (?)

Selon toute probabilité, la signature de la paix à Versailles, aura lieu dans les premiers jours de juin et l'entrée triomphale de Foch et des armées sous l'Arc de Triomphe, dans la quinzaine qui suivra.

La guerre et nos chemins de fer

Les Allemands ont commis des dégâts considérables sur les réseaux ferrés du Nord et de l'Est de la France.

Voici quelques précisions à cet égard :

Les lignes du réseau du Nord ont été mises hors de service sur une longueur de 1.344 kilomètres (double-voie) et 622 kilomètres (voie unique).

De nombreux ouvrages d'art ont été démolis, 1.100 ponts, dont 9 viaducs, 4 tunnels.

L'ennemi a fait sauter le tablier et les piles pour que les travaux de reconstructions soient plus difficiles et durent plus longtemps.

Sur le réseau de l'Est, la voie ferrée a été détruite sur 2.300 kilomètres. Quantité d'ouvrages d'art sont hors d'usage, 410 ponts, 10 tunnels, 400 bâtiments sont anéantis.

A ces dégâts, et sur les deux réseaux, il faut ajouter la destruction de tous les appareils de signalisation, de canalisation et de tous les accessoires des gares.

Enfin, en beaucoup d'endroits, les gares elles-mêmes ont été démolies de fond en comble.

Avertissement aux Allemands de Metz

Dans la soirée du 8 décembre, après le départ du Président de la République, les devantures d'une demi-douzaine de magasins tenus par des Allemands ont été enfoncées dans plusieurs rues du centre de Metz. Des marchandises ont été détériorées, jetées sur le trottoir et même en partie enlevées par des individus sans aveu, qui ont profité de cette occasion pour se livrer au pillage.

Or, un avis du gouverneur de Metz constate que ce sont des Allemands qui ont pris part à ces désordres. Plusieurs ont été arrêtés et seront traduits devant les conseils de guerre. Ils sont passibles, pour pillages en bandes, de la peine des travaux publics, et les tribunaux montreront envers eux une impitoyable sévérité. Dans le même avis, le général de

Maud'huy trace aux Allemands la conduite qu'ils ont à observer :

« Certains Allemands restés dans le pays n'ont pas l'attitude qui nous convient. Des affiches officielles sont souvent déchirées. Si un Allemand est surpris déchirant une affiche, il peut être arrêté par tout citoyen ou soldat français qui l'emmènera au poste à la disposition de l'autorité militaire. »

« Il est défendu de parler allemand en public après vingt-deux heures. Les Allemands (hommes et femmes) ne sont pas obligés de saluer les officiers, mais ils doivent saluer nos drapeaux. Ils n'ont qu'à ne pas se trouver à leur passage, si cette obligation leur coûte. »

Les forts de Metz reprennent leurs vieux noms français

Le général de Maud'huy, gouverneur de Metz, vient de rendre un ordre prescrivant que les anciens forts et bâtiments militaires français de Metz reprendront leurs noms d'avant 1870. Il s'agit des forts Belle-Croix (Steinmetz), Saint-Julien (Manteuffel), des Bordes (Zastrow), Queuleu (Göben), Plappeville (Alvensleben), Saint-Quentin (Friedrich Karl), Moselle (Voigts Rhets), Sant-Privat (August von Wurtemberg).

Les ouvrages construits depuis 1871 et les forts détachés de la zone extérieure recevront de nouvelles dénominations.

L'occupation en terre allemande

Les armées américaines occupent, dès maintenant, une zone circulaire de 30 kilomètres autour de Coblenz, sur la rive droite du Rhin.

Les conditions de cette occupation ont été fixées par l'état-major américain, qui employa, à cet effet, quatre divisions.

L'arrivée des troupes dans cette zone circulaire sur la rive droite du Rhin, ayant Coblenz pour centre et Lenz, Diez et Oberwesel pour limites extrêmes, s'opéra par les deux ponts de Coblenz, le pont de Engers, celui de Newied, et aussi par le moyen des ferry-boats à Boppard, St-Goarshausen et Engers.

La traversée du Rhin fut effectuée très rapidement. Deux ferries (sorte de bateaux mouches) furent utilisés à Boppard et à Saint-Goarshausen ; l'un pouvant contenir 300 soldats, et l'autre plus de 1.000 hommes. Tout le territoire occupé est continuellement parcouru par des patrouilles américaines.

La livraison des locomotives allemandes

On annonce de Berlin que l'Allemagne livrera aux alliés 1.700 locomotives, du 17 décembre au 26 ; 1.700 du 27 décembre au 6 janvier, et le solde du nombre fixé par l'armistice, du 7 janvier au 16.

Le fameux « Deutschland » est à Cherbourg

Cinq nouveaux sous-marins allemands, dont le « Deutschland », et les quatre autres de la série des « U » sont arrivés en rade hier soir, remorqués ou convoyés, venant d'Angleterre. Ils ont effectué cet après-midi leur entrée dans l'arsenal.

Le bilan de la piraterie

Le bilan de la piraterie sous-marine est maintenant officiellement arrêté.

Les sous-marins ennemis ont coulé 15 millions 053.786 tonnes de navires marchands de toutes nationalités. La flotte marchande britannique, à elle seule, a perdu 9.031.828 tonnes. Ces pertes ont été compensées, en partie, par les constructions nouvelles : 10.849.527 tonnes au total, dont 4.342.296 tonnes construites en Angleterre, et aussi par l'utilisation du tonnage ennemi capturé, 716.520 tonnes pour l'Angleterre, 1.676.155 tonnes pour les alliés.

En définitive, le tonnage mondial par rapport au tonnage d'avant guerre, est diminué de 1.811.581 tonnes, alors que les besoins ont presque doublé. Cela suffit à expliquer l'intensité de la crise actuelle.

Un manifeste suspect
Un radiotélégramme de Nauten

transmet un manifeste qui n'est, il est vrai, signé que de trois « Alsaciens » ou prétendus tels, les nommés Charles Rapp, René Clerzet et Henri Muth.

Ces trois personnages déclarent que « la France n'a pas le droit de décider des Alsaciens comme d'un troupeau » et professent que « ce n'est pas la sympathie pour une nation, mais l'intérêt et l'avenir économique du pays qui doivent être déterminants ».

Sur quoi ils proposent trois solutions également saugrenues : ou bien l'Alsace et la Lorraine seront un Etat neutre dont la neutralité sera garantie par les grandes puissances, ou bien elles seront sous le protectorat anglais ; ou bien enfin elles deviendront un Dominion comme le Canada, sous le protectorat français.

Et l'Allemagne a encore la naïveté ou le cynisme d'accorder la plus large publicité à de pareilles élocubrations !...

Un emprunt de 20 milliards

Le journal les Nouvelles de Francfort apprend de Berlin que l'emprunt d'empire annoncé pour couvrir les frais de la démobilisation et assurer le paiement des indemnités de guerre, sera du montant de 20 milliards.

Chambre des Députés

Séance du 17 décembre 1918

Dans sa séance du matin la Chambre discute le projet de loi, retour du Sénat, sur les pensions des armées de terre et de mer. L'article 1^{er} qui proclame le droit à la pension pour les blessés, les veuves, orphelins ou ascendants des morts pour la France est réservé. Les articles 2, 3, 4, sont votés, et l'article 5 est renvoyé à la Commission. La suite de la discussion est renvoyée à jeudi.

Dans la séance de l'après-midi, M. Constant demande à interpellier sur la non insertion d'une clause de démobilisation en Allemagne. Au nom du Gouvernement, M. Jeanneney propose le renvoi de la discussion « sine die ». Il en est ainsi ordonné par 310 voix contre 175.

La Chambre discute le projet de loi, retour du Sénat, sur la répartition des dommages de guerre. M. Eynaud expose le projet : « c'est, dit-il, la reconstitution des régions détruites ». La suite de la discussion est renvoyée.

Séance du 18 décembre 1918

Dans sa séance du matin, la Chambre discute la loi sur les dommages de guerre. MM. Lemire, Lebrun, Lefebvre du Prey présentent diverses observations sur ce projet dont la nécessité est incontestée.

Dans la séance de l'après-midi, la Chambre continue la discussion de la loi sur les dommages de guerre.

Mais la discussion est, après des observations présentées par MM. Forgeot, de Mun, Revault, renvoyée au lendemain.

Sénat

Séance du 17 décembre 1918

Le Président prononce un discours dans lequel il rend compte de son voyage en Alsace-Lorraine, dont il saluait le retour à la France. M. Pichon, au nom du Gouvernement, s'associe aux paroles du Président.

Le Sénat discute le projet portant renouvellement du privilège de la Banque de France. M. Ribot apprécie le projet et rend hommage au rôle joué par la Banque pendant la guerre.

Notre dette publique, dit-il, est de 170 milliards à l'heure actuelle au lieu de 32 milliards avant la guerre. Elle s'accroît encore. Il démontre que nos dépenses de guerre pèsent lourdement sur nous à raison de la faiblesse de nos revenus. Donc, il faut que nos ennemis paient une forte indemnité.

La suite de la discussion est renvoyée à une séance ultérieure.

CHRONIQUE LOCALE

Mutation

M. Tillard, chef de bataillon au 7^e d'infanterie, passe au 100^e d'infanterie. Maintenu au recrutement.

A la porte, le Boche !

Les prisonniers qui reviennent de Bochie ne chantent pas les louanges de leurs gardiens ! C'est un sentiment d'indignation, de dégoût, de haine qu'ils rapportent, qu'ils manifestent hautement.

Vraiment, leurs récits sont navrants : la vie que ces hommes ont menée dans les camps de Bochie n'a été qu'une succession de tourments, de privations, de châtements ; et quand ces braves enfants font la description de ce qu'ils ont vu, quand ils racontent ce qu'ils ont enduré, les larmes jaillissent des yeux de leurs auditeurs.

Alors, c'est un cri de colère, de vengeance qui s'élève : c'est un cri de haine que chacun profère contre les infâmes bourreaux qui, pendant 50 mois, ont transformé en bagnes les camps de prisonniers, où ils ont martyrisé, assassiné des hommes jeunes, vaillants.

C'était par représailles, disaient les chefs boches qu'ils maltraitaient les prisonniers alliés.

Par représailles ? Mais quand, où furent maltraités les prisonniers boches en France ? Où se trouve, en France, le camp qui, comme en Allemagne, avait des cages de fer où on enfermait les prisonniers ? Quels sont les gardiens qui, à grands coups de matraque, frappaient les prisonniers boches et les attachaient à des poteaux, les privaient de nourriture ? Quel est le prisonnier boche qui pourra porter une plainte contre de pareils châtements ? Il n'y en a pas un !

Les prisonniers français qui rentrent sont tous dans un état physique lamentable. On peut constater à Cahors l'état physique des prisonniers boches.

Qui donc, dès lors, aurait la sottise d'écouter les gémissements, les cris de pitié que poussent les Boches pour obtenir des concessions, des adoucissements aux conditions imposées par les Alliés ?

Ceux qui écoutent ces cris de pitié ne peuvent être que des individus dont les intérêts sont plutôt en Bochie qu'en France, ou qui touchent la forte somme pour se faire les défenseurs d'un peuple de brutes, de sauvages.

Le cri qui s'échappe, tout d'un coup, du cœur des honnêtes gens, c'est un cri de vengeance, de haine. La haine du Boche, voilà le mot d'ordre.

C'est pourquoi nous applaudissons vivement à la décision que vient de prendre le Syndicat général de l'industrie hôtelière française.

Au cours de son Assemblée générale, elle a pris la décision de ne recevoir pendant dix années, ni comme clients, ni comme employés dans les établissements appartenant aux membres du Syndicat général de l'industrie hôtelière, aucun originaire des pays ayant pris les armes contre la France, à l'exception des Alsaciens, des Lorrains, des Polonais, des Yougoslaves et Tcheco-Slaves. Cette décision va être communiquée à toutes les Chambres syndicales hôtelières des pays alliés.

Le Boche honni, exclu, jeté à la porte partout où il se présentera, tel est le devoir de tous les Français, de tous les Alliés.

Sans doute, il y aura quelques exceptions : des politiciens marrons, des aventuriers, des nouveaux riches, commerçants engraisés des misères du peuple, des hommes d'affaires à la conscience élastique tondront une main sympathique à des commerçants, des industriels, des espions surtout, qui arriveront de Bochie et se feront passer pour des Alsaciens, des Lorrains ou des Suisses.

Mais à ce moment-là, il est probable que des qu'ils seront renseignés, les poilus et ceux surtout qui reviennent des géoles de Bochie diront leur mot et feront le geste qui conviendra.

Citations à l'ordre de l'armée

L'Officiel publie les citations suivantes à l'ordre de l'armée :

Bouret Adolphe-Gustave, lieutenant-colonel, commandant le 7^e rég. d'infanterie : chef de corps de valeur, sachant communiquer à ses cadres et à sa troupe son ardeur et son entraînement. A été grièvement blessé, le 18 juillet 1918, au moment où, à la tête de son régiment, il se portait à l'attaque d'une position fortement organisée.

Duchesne Joseph, soldat à la 3^e compagnie du 7^e rég. d'infanterie : au cours d'un dur combat, le 18 juillet, les gradés de sa demi-section étant tombés, a su s'imposer comme chef par sa bravoure et son entraînement admirables à ses camarades, qu'il a conduits jusqu'aux objectifs assignés.

Boderion François, sergent à la 2^e compagnie du 7^e rég. d'infanterie : sous-officier modèle d'entraînement et de courage. Sans souci du danger, sous de violentes rafales de mitrailleuses, s'est porté plusieurs fois auprès des chars d'assaut pour leur indiquer l'emplacement des nids de mitrailleuses qui entravaient la progression de la vague d'assaut et faisaient subir des pertes à ses camarades.

Collot Joseph, soldat à la 5^e compagnie du 7^e rég. d'infanterie : soldat d'un dévouement et d'un courage remarquables. A fait preuve du plus profond mépris de la mort en portant secours à son capitaine grièvement blessé, et en le pansant, sous un violent feu de mitrailleuses ennemies ; a rejoint son poste aussitôt après et a participé à l'attaque couronnée de succès.

Nos bien vives félicitations à ces vaillants.

Le 11^e régiment d'infanterie, où sont incorporés de nombreux Cadurciens et Lotois a été cité en ces termes à l'ordre de l'armée :

Sous les ordres du commandant de Jausiondy, puis du colonel Anceli, a mené sans arrêt le 18 au 30 juillet 1918, dans l'offensive entre Alsne et Marne. A attaqué presque constamment en flèche et malgré sa situation désavantageuse, atteignant toujours ses objectifs, enlevant de haute lutte plusieurs villages et positions fortement défendus, capturant de nombreux prisonniers, plusieurs canons, de très nombreuses mitrailleuses et un énorme matériel de guerre.

Croix-Rouge Américaine

La déléguée de la Croix-Rouge américaine du département du Lot reçoit l'avis que les services dont elle assure la direction cesseront de fonctionner à la date du 31 décembre.

Les réfugiés, à partir de cette époque, devront exclusivement s'adresser au Comité Départemental de la Croix-Rouge américaine, Cahors.

Avant le 31 décembre présenter, en vue du règlement, les factures, comptes ou mémoires au siège de la Croix-Rouge américaine, Hôtel des Ambassadeurs, Cahors.

Un hommage mérité

A la suite de la séance du Conseil municipal, M. Pauthert a proposé qu'une adresse de remerciements soit votée en faveur de Mrs Stuart, qui quitte notre département où elle a rendu de si grands services, ou elle a soulagé d'innombrables infortunés. Le Conseil a adopté la motion de M. Pauthert, rendant ainsi un éclatant témoignage de reconnaissance à la dévouée et distinguée déléguée de la Croix-Rouge américaine.

Gendarmerie

M. Gabarre, maréchal des logis chef de gendarmerie à Condom est nommé adjudant à Cahors.

Elle espérait toujours !

En 1871, l'Alsace-Lorraine ne voulait pas croire à une annexion définitive et la devise générale, en deçà et au-delà de la nouvelle frontière, fut : Espoir. La bague, à la mode, était la chevalière, avec écusson en émail tricolore portant l'inscription : Alsace-Lorraine : Espoir. On vivait d'espérance !

J'étais à Thionville, à Pâques de cette année qui venait de mettre en deuil la France entière, privée de ses plus belles enfants. Dans une famille, un officier de uhlans, orgueilleux et hâbleur, affirmait que, avant peu, le pays serait germanisé : le souvenir de la France disparaîtrait, disait-il, et d'ailleurs, les récalcitrants seraient réduits. « Mais, Monsieur le

Uhlans, s'écria une fillette, vous n'empêcherez pas nos fleurs de pousser tricolores. » Et, pendant 48 ans, le myosotis aux yeux d'azur, le bleuet, la paquerette et le coquelicot n'ont cessé d'éclore, aux yeux de l'Allemand, impuissant et rageur, les couleurs du drapeau tricolore.

Les discussions les plus violentes s'élevaient fréquemment entre annexés et immigrés, chacun vantant la supériorité de sa patrie. Poussée à bout, une dame dit un jour à l'Allemand : « Donnez-moi n'importe quoi et un orfèvre français saura en tirer parti ». Le Herr Professor, car c'en était un, plonge les doigts dans son opulente chevelure, savamment pompadée et lui offre un long échantillon de son système pileux.

« Voilà ». Et il sourit de son air sardonique, sûr de la victoire. Huit jours plus tard, il venait se rendre compte de ce qui avait bien pu surgir de l'imagination d'un artiste français. La vieille dame lui présenta une broche merveilleuse et symbolique : l'aigle allemand tenait dans ses serres le cheveu encerclé d'or, avec cette gravure : Alsace-Lorraine. Vous ne la tenez que par un cheveu.

Ils l'ont tenue longtemps ! Mais, qu'est-ce que 47 ans, dans le cours des siècles, et dans la vie d'un peuple ? Une génération est un instant de l'humanité et l'individu un point de cette génération. L'espace et le temps ne sont rien quand on aime », a dit le poète. Rien, surtout quand l'espérance et la foi vous soutiennent.

Voilà donc cette belle Alsacienne, la coiffe ornée de la cocarde française, agenouillée, les bras tendus vers la mère-patrie ! Elle prie, elle espère, elle nous prie sa douleur, et, tous les jours, elle renouvelle ses supplications ; elle sait qu'elle sera entendue, qu'un jour ou l'autre son beau rêve se réalisera et que le soleil se lèvera sur l'Alsace, rendue à sa mère. Ecoutez-la :

Le temps passé, le joug est lourd, O France, en tes gloires drapée, Reviens-moi ton époque, Fais tomber avec ton épée, La chaîne qui meurtrit Strasbourg.

Et, pendant près d'un demi-siècle, soir et matin, son cœur battait plein d'espérance, attendait l'aurore qui allait colorer de ses feux nouveaux les cimes des sapins et des hêtres de Ste-Odille. Et maintenant, elle s'est redressée, la noble Alsacienne, elle n'est plus orpheline ; son espoir n'a pas été déçu. Jusqu'au jour de la délivrance, cette jolie vision était venue en secret ; on la cachait, on se la montrait, et, plus elle était proscrite, plus l'espérance renaissait. Aujourd'hui, je l'exhume de mes vieux papiers poudreux et je l'offre à vos regards de patriotes ; c'est un souvenir d'enfance que j'aime à revivre ; il date de loin ! Ne désespérez donc jamais : l'homme sans espoir, sans foi, ressemble à la barque dont les vents ne gonflent pas les voiles et qui s'assoupit sur les flots.

« Croyons à l'avenir quand le présent est le plus sombre ; croyons à la lumière au fond des ténèbres ; croyons même qu'un jour tous les hommes seront frères et s'embrasseront dans une éternelle paix. Croyons et agissons pour réaliser notre foi. » A. CHÉRY.

Voir, à la librairie Girma, cette carte du Rêve d'Alsace à la devanture.

Enseignement primaire supérieur

Mlle Mina Ellès, qui avait été nommée professeur à l'école primaire supérieure de Pleaux (Cantal), vient d'être maintenue à Gourdon.

Mme André Turin, ex-déléguée à l'école supérieure de Millanah (Algérie), vient d'être nommée professeur de lettres à l'école primaire supérieure de Gourdon.

Caisse d'Épargne

En exécution du décret du 24 novembre 1918, l'intérêt servi par la Caisse Nationale d'Épargne à ses déposants sera élevé de 3 fr. à 3 fr. 25 pour 100 à partir du 1^{er} janvier 1919.

Goujonnac

Citation. — Notre compatriote Daniel Tissot, infirmier au 23^e d'infanterie, a été l'objet de deux citations suivantes : La première à l'ordre de la brigade : « Infirmier dévoué. Le 1^{er} septembre 1917, bien qu'ayant respiré une forte dose de gaz toxique, est resté à son poste pendant un bombardement par obus asphyxiants, s'occupant seul d'un blessé grave. A été évacué par la suite. » (Croix de guerre avec étoile de bronze).

La deuxième à l'ordre de la division : « Infirmier d'un dévouement exemplaire. Le 23 octobre 1917 a fait preuve des plus hautes qualités morales en aidant le médecin auxiliaire de son bataillon à donner aux blessés les premiers soins, sur une zone exposée à un tir incessant d'artillerie sous lequel le médecin trouva la mort. » (Étoile d'argent).

Nos félicitations à ce vaillant compatriote.

Figéac

Notre jeune compatriote, Jean Calmettes, sergent au 88^e d'infanterie, a été l'objet de la citation suivante :

« Sous-officier d'élite, modèle de bravoure, toujours à la tête de ses hommes, debout dans les circonstances les plus critiques, donnant le plus bel exemple de calme et de sang-froid au cours des assauts répétés de l'ennemi et dans l'exécution des contre-attaques. »

Saint-Céré

Adresse à Clemenceau. — Le Conseil municipal de Saint-Céré a voté l'adresse suivante :

« Le Conseil municipal réuni hors séance, sur la proposition de M. le maire, adresse l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration au maréchal Foch, à M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la guerre, aux maréchaux Joffre et Pétain, à tous les glorieux chefs de notre armée, à nos héros soldats, à nos fidèles alliés, qui furent tous les artisans de la victoire, triomphes du droit et de la justice sur la barbarie. « Il envoie son souvenir ému à tous les braves tombés au champ d'honneur. Il salue avec une joie mêlée d'orgueil le retour à la France de l'Alsace-Lorraine. »

Gourdon

Le dernier emprunt de guerre a obtenu partout un succès colossal. Dans l'arrondissement de Gourdon, les caisses publiques seules ont reçu des souscriptions pour 295.000 francs de rentes représentant un capital nominal de 5.221.500 francs.

NOS DÉPÊCHES

Le Roi d'Italie

Le roi d'Italie arrivera à 3 heures. Aucun changement dans le programme donné.

L'animation

Les rues sont très animées par le défilé des musiques italiennes. Le temps est beau.

JOFFRE A L'ACADEMIE

La réception du maréchal Joffre à l'Académie a eu lieu à midi. Dans l'assistance on remarquait le Président, Madame et Mlle Wilson ; le Président et Madame Poincaré, MM. Wilson et Poincaré étaient assis parmi « les confrères ». Jean Richepin, directeur, Boutroux, chancelier et Lamy, secrétaire, étaient au Bureau. Foule énorme, dehors dès 9 h. du matin.

Dans son discours, Joffre saluant l'assistance et remerciant le Président, Madame et Mlle Wilson ; le Président et Madame Poincaré, MM. Wilson et Poincaré étaient assis parmi « les confrères ». Jean Richepin, directeur, Boutroux, chancelier et Lamy, secrétaire, étaient au Bureau. Foule énorme, dehors dès 9 h. du matin.

Richepin répond en faisant l'éloge de Joffre, chef, tacticien, auteur militaire. Il rélit ses principaux ordres du jour et termine en demandant que la France connaisse une autre Marsaillaise qui serait la Chanson de la Marne, ou mieux la Chanson de Joffre.

A Berlin

De Zurich : A la suite d'un grave conflit, hier, au sein du Conseil des ouvriers et soldats, à Berlin, des informations de Stuttgart disent que le gouvernement d'Ebert serait décidé à se retirer.

Paris, 12 h. 50.

Ebert indécis

De Zurich : Une information de Stuttgart dit que Ebert aurait démissionné, à la suite des incidents d'hier, mais une autre dépêche dit, au contraire, qu'Ebert, soutenu par les régiments fidèles, commence une action vigoureuse contre Liebknecht. Le congrès continue à siéger.

Le maréchal Haig à Londres

De Londres : Le maréchal Haig rentre officiellement à Londres aujourd'hui.

La presse anglaise dit que depuis Wellington, revenant de Waterloo, aucun événement historique pareil ne s'est produit.

La paix

De Londres : Le correspondant du Morning Post signale de Washington que l'opposition grandit chaque jour, au Sénat, contre l'incorporation dans le traité de paix des propositions relatives à la Société des Nations. Cette opposition vise la méthode de M. Wilson plus que l'idée elle-même.

(Il ne faudrait pas s'émouvoir de cette note. On sait que les républicains ont maintenu, aux deux Chambres américaines, la majorité contre les démocrates, (M. Wilson est démocrate) ; or les républicains ont un programme plus net encore que les démocrates, en faveur des Alliés. Ils veulent obtenir que le Président ne reste pas enfermé dans ses 14 principes...)

REMERCIEMENTS

Les familles CHABERT, OLIVIER, CARPE, BASTIT remercient bien sincèrement toutes les personnes qui leur ont donné des marques de sympathie ainsi que celles qui leur ont fait l'honneur d'assister aux obsèques de

Monsieur Jean CHABERT

Marchand Tailleur

ARRIVAGE DE CARBURE DE CALCIUM

Livraison rapide

HÉNAULT, à Libourne (Gironde).

STÉNOGRAPHIE — DACTYLOGRAPHIE

Cours et leçons à partir du 6 janvier 1919 (Toute heure de la journée). Chez Mlle BLANCHE FLORENTY, Diplômée de l'Institut Sténographique de France, 38, rue du Lycée, Cahors.

Une bonne Précaution

Lorsqu'un simple rhume se prolonge et produit de l'essoufflement, craignez de devenir asthmatique ou emphysemateux. Employez alors la merveilleuse Poudre Louis Legras, qui a obtenu la plus haute récompense à l'Exposition Universelle de 1900. Elle calme instantanément les plus violents accès d'asthme, catarrhe, essoufflement, toux de vieilles bronchites, et guérit progressivement. Une boîte est expédiée contre mandat de 2 fr. 35 adressé à Louis Legras, 139, Bd Magenta, à Paris.

RELIGIEUSE donne secrets pour guérir le lit et hémorroïdes. Maison Surot V. 10, Nantes.

PATE ALIMENTAIRE

Spéciale, 94, Ch. du Rouet, MARSEILLE.

ÉLECTRICIENS

Fers à repasser électriques, Bouillottes, Chauffe-lits, fils rigides et souple disponibles. IVA, 44 Quai de Bourgogne, Bordeaux.

REPRÉSENTANTS demandés pour Alimentation. Ecrire avec références à ARNAUD, 15, rue de l'Arc, Marseille.

Étude de M. MALET

NOTAIRE À CAHORS

Dernière Insertion

Suivant acte reçu par M. Malet, notaire à Cahors, le 30 novembre 1918, enregistré, M. Georges Guillard, pâtissier et Mme Olympe Marguerite Pointaud son épouse, demeurant ensemble à Cahors, rue de la Liberté, n° 8, ont vendu à M. Victor Aladel, boulangier, demeurant à Cahors, boulevard Gambetta n° 57.

Le fonds de commerce de pâtisserie qu'ils exploitent à Cahors, rue de la Liberté n° 8.

Pour les oppositions, domicile est élu en l'étude de M. Malet.

Avis est donné qu'en exécution de l'article 3 de la loi du 17 mars 1909, les créanciers des vendeurs devront, pour conserver leurs droits, former opposition au domicile sus-indiqué, dans les 10 jours au plus tard à dater de la présente insertion.

Pour second avis, MALET, notaire.

Le propriétaire-gérant : A. COUESLANT.

CONSTIPÉS!
si vous avez
TOUT ESSAYÉ SANS RÉSULTAT
ESSAYEZ ENCORE
LES
PILULES DUPUIS
Laxatives, Antigastriques, Antibiliaires, Dépuratives.
ELLES RÉUSSISSENT LA DU TOUT A ÉCHOUÉ
Elles ne donnent jamais de coliques parce qu'elles n'irritent pas l'intestin et produisent toujours de l'effet.
**UNE ou DEUX
PILULES DUPUIS**
prises au repas du soir procurent toujours le lendemain un résultat satisfaisant.
SE MÉFIER DES INNUMÉRABLES CONTREFAÇONS ET IMITATIONS
Il faut exiger dans toutes les Pharmacies
LES VRAIES PILULES DUPUIS
Les Exiger en Boîtes de 2 fr. (impôt compris) portant une étoile rouge (marque déposée) sur le couvercle et les mots "Dupuis Lille" imprimés en noir sur chaque pilule de couleur rouge.

LA GRANDE ÉPREUVE

PAR M. DESCHAMPS

CHAPITRE III

LA VOIE INCERTAINE

(Suite)

Madeleine avait une foi robuste dans l'intelligence et la sagesse de M. Delaunay et elle ne soupçonnait pas qu'un homme aussi éminent se fût opposé au bonheur de son fils sans des raisons péremptoires.

Elle était toute prête à s'incliner devant l'arrêt d'un père, comme devant un inéluctable arrêt du destin. Son cœur saignait, mais elle songeait moins à son immense peine qu'à l'opinion que M. Delaunay pouvait avoir d'elle.

Elle redoutait d'être prise pour une orgueilleuse ou une intrigante.

Il lui était indifférent de souffrir pour avoir eu la présomption de se croire digne d'un trop grand bonheur, mais elle souffrait plus encore à l'idée qu'elle pouvait avoir inspiré à M. Delaunay le désir d'humilier sa fierté.

Elle éprouva le besoin de se justi-

fier de son amour aux yeux de celui qui le lui avait inspiré.

— François, dit-elle, je n'ai rien fait, je n'ai jamais rien fait pour que vous m'aimiez. Je voudrais que vous me rendiez cette justice de me le déclarer à moi, franchement.

Le jeune homme ému par tant d'honnêteté sentimentale lui prit la main, l'effleura de ses lèvres et, avec un accent de tendresse réelle et grave, répondit :

— Ne vous défendez pas comme une coupable Madeleine. Je vous ai aimée parce que mon cœur m'avait dit que vous étiez la plus digne d'être aimée et, depuis que je vous ai approchée, chaque jour m'a fait découvrir en vous une nouvelle raison de vous aimer et de vous estimer.

Elle le repoussa doucement : — Ne me parlez plus ainsi, François, vous n'en avez plus le droit ; partez, oubliez-moi, obéissez à votre père. L'affection de votre père vous a créés des devoirs qu'il ne faut jamais méconnaître. Ne nous révoltons pas. Laissons-nous éclairer par ceux qui veulent notre bien et qui savent peut-être mieux que nous ce qui convient à notre avenir. Laissez-moi, François, laissez-moi.

Les dents serrées, raidi dans une volonté énergique pour ne pas crier, pour ne pas tomber aux genoux de cette admirable jeune fille, pour ne pas baisser avec respect la trace de ses pas sur la poussière du sol en lui

faisant les serments les plus insensés, François déclara en martelant les syllabes de sa réponse comme s'il les eût forgées dans un airain éternel, capable de défier les injures du temps : « Jamais, jamais. Je suis libre de disposer de moi-même... »

Madeleine, en entendant ces paroles, s'était dressée, nue par l'épouvante et en avait arrêté le flot, de sa main placée sur les lèvres du jeune homme.

— Soyez un bon fils, dit-elle. Ne vous révoltez pas contre votre père, car, alors je ne pourrais peut-être plus vous aimer. Soyez doux et obéissant. Ne faites pas de scandale.

Je ne veux pas être une cause de discorde dans votre famille.

Je ne veux pas que les préventions de votre père contre moi soient justifiées. Je veux que plus tard — le hasard fait tant de choses — si M. Delaunay est à même de savoir ce que j'aurais voulu être, il s'intéresse à moi et me plaigne, comme une pauvre victime d'une infortune imméritée.

— Madeleine, Madeleine, balbutia le jeune homme, je n'avais jamais mesuré comme je le fais aujourd'hui l'étendue des liens qui m'attachent à vous. Je vous aime avec toutes les fibres de mon être, avec tout mon esprit, avec tout mon cœur, avec toute mon âme. Je ne trouve rien en vous qui ne soit digne d'estime, de respect et d'affection et vous me di-

tes de m'éloigner de vous ?

— Il le faut, mon ami. Votre père est un homme de bon sens et nous ne connaissons qu'imparfaitement les raisons qui pèsent dans les balances de la justice. Essayez d'obéir sans trop de souffrance.

Essayez de vous persuader que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ; que nous nous sommes trompés. Notre vie à tous deux serait trop triste si, lorsque nous serons à jamais séparés, nous nous obstinions à nous répéter dans notre conscience : « Le bonheur était peut-être là ! » N'ayons pas de regrets superflus.

Mettons toute notre volonté à arracher de notre cerveau, de notre cœur, de notre âme, les inutiles ornements de notre amour, comme on extirpe d'un champ de froment, les simples et pauvres fleurs qui croyaient avoir droit, elles aussi, aux bienfaits du soleil. N'attirons pas sur nous le malheur.

— Je me sens de force à braver tout ce qui est contraire à notre amour.

— Ne le faites pas François. Notre amour était charmant parce qu'il était dicté par notre seule inclination. Il fut une chose légère, parfumée et ineffable comme l'éphémère floraison de ce cerisier qui fut, pendant une semaine environ, couvert d'une surcharge de fleurs et dans lequel des millions d'abeilles mettaient leur musique.

Regardez ; la brise, douce pourtant à chaque haleine, a arraché de l'arbre une neige de pétales qui sont tombés comme des flocons d'une incomparable pureté, sous les pieds des passants.

Tout ce qui est trop beau est ainsi destiné à être flétri aux pieds et méconnu. Il devait en être de même de notre pauvre amour.

— Avez-vous une confiance absolue en moi, Madeleine ?

— Oui, François. Je connais les clans de votre cœur et les promesses qui sont sur vos lèvres ; ne les laissez pas envoler. Je vous dis : « Obéissez à votre père ; n'attirez pas le malheur sur nous. »

Les révoltes contre les lois établies, contre les autorités qu'il faut reconnaître, ne déclenchent pas autre chose que de cruels tourments. Ne brisez pas les lois auxquelles il faut nous soumettre, quelque dures qu'elles soient ; restons dignes de notre amour.

— Mais alors, Madeleine, vous pourrez m'oublier ?

— Je ne veux pas répondre à cette question, François. Je vous vois dans un état d'exaltation qui me fait un peu peur.

Ne prenez aucun parti aujourd'hui. Prenez le temps de réfléchir ; prenez des mois, des ans. Dites-vous bien que vous êtes libre. Qu'aucune parole ne vous enchaîne à moi. Quoi que l'avenir fasse de vous, je n'aurai

pas de regrets si vous êtes heureux. Il entre peut-être dans les vues du destin que je m'efface.

— Madeleine, Madeleine, que vous êtes bonne.

— Non, mon ami, seulement je ne vous aimais pas en égoïste. Vous m'avez dit que vous éprouviez du plaisir à me voir, à m'entendre, que mes entretiens vous rendaient meilleur, je me suis imaginée que je pourrais peut-être, avec beaucoup de bonne volonté, d'efforts et de patience, faire le bonheur de toute votre vie. Je vous aimais pour vous... pour vous autant que pour moi.

— Et que deviendriez-vous si je vous obéissais, si je m'éloignais de vous et si l'avenir possible de vivre sans puiser à la source de la vie dans les assurances de votre amour ? S'il m'était possible d'oublier mes inquiétudes, mes craintes, mes maux et mes malheurs ailleurs qu'auprès de votre tendresse...

— J'ai tant de devoirs qui me prendraient ; mon père qu'il ne faut pas que je laisse seul ; mes deux petits qui, peut-être un jour, auront à leur tour des petits qu'ils me confieront. J'aurai de quoi occuper mon cœur et le remplir. Ne demandons pas trop à la vie ; contentons-nous de ce qu'elle nous donne lorsqu'elle nous permet de suivre jusqu'au bout une route bien droite.

(A suivre)